

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

AVIS A NOS LECTEURS

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que, par suite de l'extension toujours croissante de notre revue, l'Administration de l'Echo du Merveilleux sera transférée, à partir du 1^{er} Janvier 1909, rue Monsieur-le-Prince, n° 19 (Paris 6^e), chez M. Alfred Leclerc, éditeur.

Tout ce qui concerne les abonnements, la vente au numéro, et la publicité, devra donc dorénavant être envoyé à cette nouvelle adresse.

Les bureaux de la Direction et de la Rédaction restent 28, rue Bergère.

UN LIVRE POSTHUME

de M. Eugène Ledos
le prophète de Napoléon

On sait en quelle estime nous tenions ici le caractère et les conceptions de M. Eugène Ledos, « le prophète de Napoléon », mort plus qu'octogénaire, il y a juste quatre ans, le 17 décembre 1904.

Dans la science, encore si contestée, de la physiologie humaine, créée, comme on le sait, par les Lavater, les Gall et les Spurzheim, il avait introduit des notions claires, des principes patiemment vérifiés. Il avait surtout dégagé cette science du matérialisme en démontrant que, bien loin de corroborer les théories des grands pontifes de l'Anthropologie contemporaine sur l'irresponsabilité morale et la fatalité, elle confirmait toutes les doctrines du Spiritualisme sur la réalité de notre libre arbitre.

On comprend donc l'importance qui s'attache pour nous à la publication d'un ouvrage posthume

de cet admirable chercheur qui, avant que nous ayons imaginé le mot, faisait déjà, à sa façon, du Catholicisme expérimental.

Cet ouvrage, qui vient de paraître, sous ce titre : *Les criminels et la criminalité* (1), ne formait primitivement qu'un chapitre du *Traité complet de la Physionomie*, paru en 1894 ; mais l'importance prise en ces dernières années par les questions criminelles et les discussions qu'elles soulevaient partout incitèrent l'auteur — c'est son fils qui nous l'apprend — à détacher ce chapitre avec l'intention de le développer dans un volume spécial.

Dans la pensée de M. Ledos, le *Traité des criminels* devait comprendre : 1^o une critique des théories criminalistes modernes ; 2^o des indications sur les types criminels planétaires, soit simples, soit composés ; 3^o des études pratiques sur des types de criminels célèbres.

La mort malheureusement a surpris M. Ledos avant qu'il ait pu mettre la dernière main à son travail. Les deux premières parties seulement en sont achevées. Les études pratiques manquent presque totalement. Nous devons nous contenter de deux ou trois portraits, entre autres celui de Caserio, qui nous font comprendre de quel intérêt eussent été ces « illustrations » des théories de l'auteur par l'auteur lui-même.

Tel quel, l'ouvrage est captivant pour tous ceux qui dirigent leur curiosité vers la solution des problèmes psychiques. Je voudrais en extraire la substance pour nos lecteurs.

(1) Librairie des Saints-Pères, 83, rue des Saints-Pères. Cinq francs.

Je serai bref sur la partie critique, celle où Eugène Ledos, avec un très beau courage intellectuel, affirme ses croyances idéalistes et constate que « le dogme chrétien renferme une morale dont la grandeur et la majesté contrastent singulièrement avec la doctrine avilissante de l'évolutionnisme et du transformisme ».

Evolutionnisme ! Transformisme ! Toutes les théories des anthropologistes modernes, de Lombroso et de ses disciples, sur le *criminel-né*, tiennent dans ces deux mots, qui n'expriment d'ailleurs qu'une même idée.

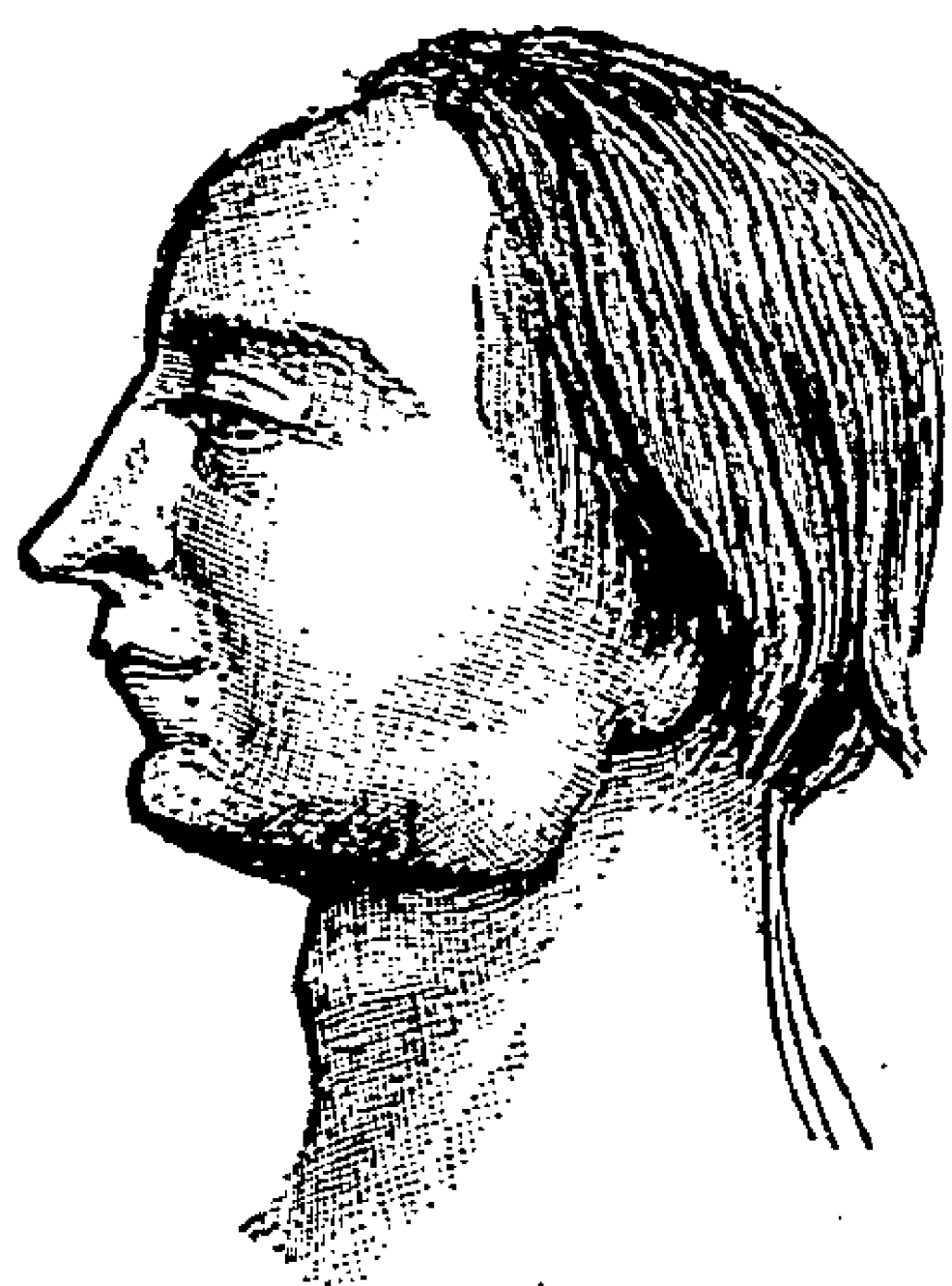


Fig. 1. — MERCURE

On pourrait résumer ces théories dans les deux propositions suivantes : 1° la prédestination au crime est un fait, elle est le résultat de dispositions organiques congénitales qui ne sont pas susceptibles d'être modifiées; 2° par conséquent, l'examen anthropologique de l'individu fournit la preuve de son caractère de criminel.

Eugène Ledos démontre victorieusement que ce que les anthropologistes appellent un fait, n'est que la supposition d'un fait. L'étude sur l'être vivant n'a pas plus permis que les recherches sur son cadavre de découvrir la tare physique qui constituerait le criminel-né.

Après les caractères anatomiques et physiologiques, Eugène Ledos examine chacun des caractères intellectuels et moraux qui, selon Lombroso et son école, seraient constants chez le criminel. Il n'a pas de peine à établir, sur ce point-là éga-

lement, combien est fantaisiste la théorie des criminalistes matérialistes.

Quant à l'atavisme, pour lequel l'anthropologie lombrosienne n'admet aucune limite, M. Ledos, en des pages remarquables, lui assigne sa véritable part. Sans doute, — qui songe à le nier ? — l'hérédité est une des grandes lois de la nature : c'est en vertu de cette loi que se conservent invariablement dans les espèces les conditions de la vie organique et physique propres à chacune d'elles, que passent des parents aux enfants les manières d'être corporelles, enfin que les pères et les mères transmettent aux enfants certaines maladies, certaines infirmités. Mais l'atavisme, cet atavisme absolu qu'on présente comme un dogme scientifique, n'est rien autre chose qu'une hypothèse, dont on n'a point fait la preuve, pas plus qu'on n'a fait la preuve du système transformiste dont elle découle.

D'ailleurs, même en supposant que la doctrine transformiste ne soit pas une extravagance scientifique, Lombroso n'aurait point le droit d'en appeler à l'atavisme pour soutenir sa théorie du criminel-né. Car si l'hérédité, ainsi qu'il l'entend, avait une action dans la transmission des stigmates physiques de dégénérescence criminelle, les tares congénitales devraient être les plus nombreuses, tandis qu'au contraire ce sont celles que l'on remarque le moins. Les plus fréquents de ces stigmates ne sont-ils pas les anomalies de développement et les anomalies pathologiques, dont la cause est une lésion des centres nerveux et qui, par conséquent, ne sauraient provenir de l'atavisme ?

Mais Lombroso ne recule devant aucune hypothèse, si étrange qu'elle soit. Après l'atavisme proprement dit, il a recours à la théorie de l'infantilisme, qui se résume en ceci : Le criminel est un être en quelque sorte incomplet, dont le développement physique et moral n'a pas dépassé les limites de l'enfance. La criminalité est une enfance prolongée.

Pour justifier cette nouvelle théorie, Lombroso fait de l'enfant un être vraiment odieux, qui a tous les vices et toutes les inclinations des pires scélérats. « Les germes de la folie et du crime, dit-il, se rencontrent, *non par exception, mais*

d'une façon normale, dans les premières années, comme dans l'embryon se rencontrent certaines formes qui, dans un adulte, sont des monstruosités; si bien que l'enfant représente un homme privé du sens moral, ce que les aliénistes appellent un fou moral, et nous un criminel-né. »

Exposer cette thèse, n'est-ce pas la résumer suffisamment? Sans doute, il y a malheureusement des enfants vicieux, méchants, cruels et réfractaires au bien, mais, malgré tant de causes de démoralisation, les ravages du vice ne sont pas tels, grâce à Dieu, que les enfants pervers soient la majorité. Il le faudrait pourtant, si la thèse soutenue par Lombroso était fondée...



Fig. 2. — MARS ET SATURNE

Mais à quoi bon poursuivre plus loin cette analyse; venons en à l'exposé de la doctrine même de l'auteur.

Pour M. Eugène Ledos, on vient de le voir, l'homme ne naît pas criminel. Le crime est un accident moral, une possibilité et non une fatalité. L'homme peut s'engager dans la voie du crime, mais il n'y avance que par étapes. Doué de raison, de conscience et de liberté, il a le pouvoir de résister à l'entraînement de ses passions, de ses mauvaises inclinations. Même tombé dans le crime, il n'est pas à tout jamais perdu; il peut se relever, par un sincère repentir et une ferme volonté de retour au bien. Il le peut surtout, s'il est soutenu et excité par le sentiment religieux.

Tels sont les principes.

Mais quelles sont les forces qui, en dehors des

mauvais exemples, de la mauvaise éducation, de l'influence du milieu, peuvent *incliner* et non *obliger* l'homme vers le crime, et contre lesquelles, s'il veut rester honnête, il devra lutter?

Une à une, M. Eugène Ledos reprend les diverses causes de propension au crime présentées par l'école lombrosienne comme fatalement déterminantes: Il y a là des pages d'une psychologie très sagace et très fine, sur le transformisme, sur l'hérédité, les passions, les appétits et les instincts.

L'auteur montre l'âme humaine, en butte à toutes ces influences, menacée par elles de toutes parts, mais assez armée pour échapper, si elle le veut, à leur étreinte.

Certes, pour y échapper tout à fait, il faudrait, en quelque manière, renoncer à soi-même, et ils sont rares, les héros de vertu, les hommes sublimes qui, détachés de la matière et morts au monde, à la chair, à tous les sens, à tout leur être animal, s'élèvent si haut que leur âme, transportée hors d'elle-même, se soustrait à toutes les puissances du mal et entre en union avec Dieu!

N'importe, cela est possible, puisqu'il y a eu des héros et des saints.

On voit maintenant où veut en venir M. Eugène Ledos. Il n'y a pas un type unique de criminel-né; il y a une infinité de types humains, plus ou moins inclinés au crime suivant que telle ou telle influence, par suite de circonstances non fatales mais occasionnelles, pèse plus ou moins sur leur conscience et leur volonté.

Ces types, d'une variété presque illimitée, peuvent, par l'étude de leurs traits, généraux, se ramener à un nombre, assez restreint, de types purs, à huit principaux, dont les autres ne sont que les dérivés ou les combinaisons.

Ces huit types principaux, pour les désigner, on leur a donné le nom de huit divinités grecques, Saturne, Jupiter, Mars, Apollon ou le Soleil, Mercure, Vénus, Diane ou la Lune, Cybèle ou la Terre, parce que ces huit personnalités mythologiques résument en elles les caractères physiques, moraux et passionnels des types humains, dont chacune d'elles est le type idéal.

On pourrait se demander pourquoi M. Eugène Ledos a éliminé les huit autres divinités, telles que Neptune, Pluton, Junon, etc. C'est évidem-

ment parce que ces divinités ne sont pas des types purs, ne sont que des types mixtes, formés par le mélange de plusieurs types purs.

En dehors de ces huit types mythologiques, appelés aussi planétaires, M. Eugène Ledos admet également l'existence de cinq types géométriques : le carré, le rond, l'ellipse, le triangle et le cône. Toute tête humaine est enfermée dans l'une ou l'autre de ces figures.

Enfin M. Ledos divise encore les types humains suivant les tempéraments : le sanguin, le lymphatique, le bilieux, le mélancolique, le nerveux.

Pour deviner les tendances d'un individu donné, il faudra donc, d'après le système de notre auteur :

1^o Discerner à quel type mythologique ou à quelle combinaison de types mythologiques il se rapporte ;

2^o Déterminer son type géométrique ;

3^o Distinguer son tempérament.

Les prévisions sur son caractère et sur sa des-



Fig. 3. — SATURNE ET LA LUNE

tinée résulteront de la fusion de la triple donnée psychologique ainsi dégagée.

On comprend que je ne puisse, après avoir exposé la méthode générale de M. Ledos, entrer dans le détail un peu compliqué de son application.

Je ne dirai rien, par exemple, des tendances que révèle chacun des types géométriques, et rien non plus des influences des tempéraments.

C'est ce que l'auteur appelle le clavier des instincts.

Je me contenterai de donner quelques indications sur les types mythologiques (le clavier psychique), renvoyant, pour le surplus, à l'ouvrage lui-même ceux de mes lecteurs que ces problèmes physionomistes intéresseraient.

MARS. — Les criminels du type de Mars ont la tête carrée et plate au sommet, le visage musclé, les temporaux larges et proéminents, le front bas brusquement penché en arrière, les sourcils arqués, les yeux ronds, fixes, menaçants, les traits courts, la mâchoire forte. Leur teint est d'un rouge brûlé, leurs cheveux roux, souvent frisés.

Ils sont taillés en hercules, se font gloire de leurs forces. Ils ne s'acharnent pas sur l'ennemi qu'ils ont terrassé. Ils visent à tuer du premier coup.

Ils n'ont pas l'amour de l'argent. Ils le dépensent sans compter. Haineux, vindicatifs, ils ne sont ni « combineurs », ni « précautionneux » : ce sont des impulsifs d'action.

Pleins du mépris de la mort, ils montent à l'échafaud sans la moindre émotion et font preuve d'un courage étonnant.

LA LUNE. — Les criminels lunariens sont caractérisés ainsi : la tête relativement grosse, ronde et un peu inclinée en avant ; des sourcils inégalement tracés, peu fournis, de gros yeux saillants et troubles, le bord des paupières rouge et peu garni de cils. Ils ont des traits émoussés, une bouche qui, par instant, fait la moue, des lèvres épaisses, molles, le menton plat, les cheveux d'un blond fade. Leur visage glabre a quelque chose d'enfantin. Leurs mouvements sont maladroits. Sous une apparence inoffensive, et un peu naïve, ils cachent une nature vicieuse, lâche et hypocrite. Foncièrement poltrons, ils évitent de se mettre eux-mêmes en avant. Quand il s'agit de commettre un meurtre, c'est eux qui font le guet. Ingrats et égoïstes, ils trahissent cyniquement complices ou bienfaiteurs. Ils sont noctambules. L'effusion du sang leur répugne. Quand ils tombent sous la main de la justice, ils sont vils et rampants. Quand ils sont condamnés à l'échafaud, on est obligé de les y porter. Ils sont morts avant de recevoir le coup fatal.

SATURNE. — Les criminels saturniens ont la tête carrée, un front perpendiculaire ou s'en approchant, plus développé en largeur qu'en hauteur, des sourcils bruns, de petits yeux d'un éclat phosphorescent, qui dardent en dessous un regard d'une fixité sinistre, un grand nez courbé et pointu, une bouche serrée, un menton osseux et saillant, les pommettes saillantes, les joues creuses, le teint livide, les cheveux plats. Ils ont le dos voûté, marchent lentement, sont sales sur eux-mêmes,



Fig. 4. — MERCURE ET SATURNE

semblent se plaire dans la malpropreté. Ils ont la vue faible. Ils sont taciturnes, soupçonneux, défiants. Tourmentés par la crainte, la jalousie, l'envie, ils sont obsédés d'inquiétudes et de soucis.

Pleins d'astuce, fourbes, rusés, ils épient patiemment ceux qu'ils veulent perdre, et, au moment propice, les surprennent et les trompent.

Ils sont opiniâtres dans leurs idées. Personne n'est le confident de leurs pensées.

Les saturniens sont des criminels systématiques et savants. Dans la préparation de leurs desseins tout est raisonné, calculé, prévu.

Ils ont l'appréhension de la mort; pourtant ils la subissent en général sans défaillance.

Quant aux femmes, elles sont maigres et plates, semblent plus âgées qu'elles ne le sont. Incrédules et superstitieuses, elles s'adonnent volontiers à la sorcellerie. Elles vivent dans de continuelles inquiétudes et voient tout au pire. Il s'en trouve beaucoup qui sont infanticides.

MERCURE. — Les criminels de ce type ont le

front droit et osseux qui, du haut, se renverse brusquement en arrière, des sourcils horizontaux et minces, des yeux petits, un nez pincé, une bouche droite aux coins très relevés, des mâchoires larges et épaisses, le menton anguleux et en avant, le teint couleur de miel.

Le Mercurien est audacieux, hypocrite, menteur, cynique, voleur, faussaire et meurtrier. Il possède la trahison du chat, l'agilité et la férocité du tigre.

Ce type de criminel est un des rares que l'on rencontre assez souvent à l'état de type pur. C'est celui que représente, d'après un croquis dessiné par M. Ledos lui-même, la figure 1.

Sans aller plus loin dans cette nomenclature des types purs, montrons maintenant quelques combinaisons de types.

MARS ET SATURNE. — L'alliance de Mars et Saturne donne des traits anguleux, un front large et carré, proéminent aux tempes, des sourcils bruns et crispés, des yeux de taureau étincelants, un nez courbé en forme de bec, des pommettes accusées, un menton carré et saillant, une bouche arquée et serrée aux lèvres, qui sont plates et carrément dessinées. Le teint est brun rouge; les cheveux sont roussâtres, la poitrine large et bombée.

De l'association des deux types résulte un sujet qui, à la réflexion et à la circonspection, joint l'audace, l'énergie d'action et une force brutale rares.

Les malfaiteurs caractérisés par Mars et Saturne sont singulièrement redoutables (figure 2).

SATURNE ET LA LUNE. — Un type carré long, avec des cheveux noirs et gros, qui tombent sur un front perpendiculaire, sillonné de rides tortueuses, des sourcils longs, épais, conjoints, des petits yeux noirs, enfoncés, un regard fixe, un long nez en forme de bec de vautour, des lèvres d'une minceur excessive (figure 3).

Cet homme est dévoré de soucis; c'est un ambitieux silencieux, ombrageux et féroce, qui a l'esprit obsédé par de noires et amères pensées.

Son cœur est torturé par le soupçon, consumé par la jalousie. Si on l'offense, il garde un silence sinistre, rongant son dépit et concentrant sa colère.

C'est dans l'ombre ou dans l'obscurité de la

nuit qu'avec une joie féroce il assassine son ennemi.

La même combinaison donne aussi d'habiles simulateurs; Tartufe devait avoir ce type. Ils recherchent l'accès des maisons opulentes et, là, épient ce qui se fait et ce qui se dit pour en tirer un profit ou exercer une vengeance. Ce sont, parmi ceux-là, que se recrutent la plupart des capteurs d'héritages et beaucoup d'empoisonneurs.



Fig. 5. — MERCURE, VÉNUS ET SATURNE

MERCURE ET SATURNE. — Bien entendu, le type mixte varie, suivant que c'est l'un ou l'autre des types purs qui domine dans les combinaisons. Notre *figure 4* représente une figure de femme, mélange de Mercure et de Saturne, avec prédominance de Mercure.

Elle a un front en lignes droites, penché en arrière; des sourcils abaissés, minces, horizontaux, de petits yeux enfoncés, secs, peu ouverts, des paupières minces, un nez long à épine anguleuse dont le bout pointu saillit considérablement, des narines droites et ouvertes, une bouche horizontale aux coins surbaissés, des lèvres à peine apparentes.

Ce type indique une femme au cœur de glace, à la volonté de fer, astucieuse, menteuse, hypocrite et faussaire, qui n'emploie les facultés de son esprit qu'à faire le mal. Elle n'est jamais à court d'expédients. C'est une tendeuse d'embûches, qui ne confie à personne ses projets ténébreux. C'est le type des empoisonneuses célèbres.

MERCURE, VÉNUS ET SATURNE. — Un type ovale, avec un front convexe, développé en hauteur et doucement fuyant; des sourcils un peu arqués, noirs, nettement dessinés et légèrement crispés; de grands yeux noirs, le regard passionné, inquiet et mélancolique; un nez aquilin, fin du bout, des narines droites et palpitantes, une petite bouche aux lèvres rondes, incarnates et frémissantes, un menton droit, le teint très pâle, ou olivâtre, des cheveux noirs, la tête droite fièrement posée sur un cou parfaitement modelé: telle est la physionomie d'une femme aux passions fiévreuses et profondes (Vénus), qui a l'esprit obsédé de soupçons (Saturne) et qui, affolée par la jalousie ou poussée par la vengeance, tue sans pitié, trahit (Mercure) le parjure qui a déchiré son cœur et ruiné ses illusions (figure 5).

Les exemples qui précèdent suffisent, je pense, à expliquer les procédés d'investigation psychologique qui ont fait la réputation de M. Eugène Ledos. Certes, une étude superficielle des différents types ne pourrait donner au premier venu le secret de cette science si nouvelle. Elle ne devient vraiment révélatrice que par une longue pratique, et grâce à une perspicacité toute particulière.

Elle peut avoir diverses applications auxquelles d'ailleurs M. Ledos ne semble pas avoir songé. Du moins, il n'en parle pas.

Puisque les *types* inclinent, mais *n'obligent* point, on peut, par exemple, en ce qui concerne l'éducation, prévoir quelles sortes de vices attireront tel enfant donné, et, par une pédagogie appropriée, l'empêcher de s'y laisser choir.

La police et la magistrature, d'autre part, pourraient demander un utile concours à cette science de la physionomie. Une fois déterminé le type pur ou mixte d'un prévenu, un juge instructeur aurait un fil pour se reconnaître dans les ténèbres de sa conscience; il saurait si la « possibilité » du crime dont ce prévenu est accusé était en lui; et, dans le cas de l'affirmative, il aurait un critérium pour découvrir les véritables mobiles de son forfait.

De même, certaines énigmes historiques, dont, jusqu'à présent, nul n'a pu découvrir la clef, s'expliqueraient peut-être d'elles-mêmes, si on ap-

pliquait aux personnages qui s'y rapportent, les méthodes d'examen de M. Ledos.

Ce qui est certain, c'est que M. Eugène Ledos était parvenu, sur la simple inspection de votre visage, à vous dévoiler, comme s'il avait lu dans un livre, non seulement tous les traits saillants de votre caractère, mais les passions dominantes en vous, et, par voie de conséquence, à en déduire, avec une précision surprenante, votre vie passée.

Cette perspicacité, cette sûreté dans le diagnostic psychologique, fait comprendre l'estime qu'il avait su inspirer aux familiers de Napoléon III et la bienveillance toute particulière avec laquelle on l'accueillait aux Tuileries.

Je ne l'ai pas connu à cette époque. Je n'étais pas né ou depuis si peu de temps !

Je ne l'ai connu que vers l'année 1896, mais je ne perdrai jamais la mémoire des trop rares entretiens que j'eus avec lui.

C'était une sensation unique, et que, pour ma part, aucun intuitif, aucun « devineur de pensée », aucun liseur d'âme, ne m'a jamais fait éprouver comme M. Ledos, que cette impression qu'on ressentait à entendre cet homme étrange, qui vous voyait pour la première fois, vous exposer non pas, bien entendu, tous les faits matériels de votre existence, mais toutes les phases successives de votre vie sentimentale ou intellectuelle.

C'était une impression plus intense encore que de l'entendre vous analyser, vous dégager de vous-même, vous révéler à votre propre conscience et vous prédire ainsi votre avenir moral.

Il ne manquait d'ailleurs jamais, après vous avoir désillé les yeux sur votre propre « moi », après vous avoir, en quelque sorte, fait toucher du doigt les penchants auxquels, faute d'avertissement, vous vous seriez peut-être abandonné, de vous donner les conseils et les avis que sa grande expérience des hommes, sa prudence et sa foi de chrétien lui inspiraient...

Tous ceux qui ont connu ce sage le retrouveront dans les pages que j'ai essayé de résumer. Ceux qui ne l'ont point connu apprendront, en lisant cet ouvrage posthume, que M. Ledos était vraiment digne de l'estime dont il jouissait, puisqu'il avait mis ses études ses observations, ses connaissances, au service de la vraie science, celle qui élève et qui ennoblit, celle qui croit à l'âme et qui respecte Dieu. GASTON MERY

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

* * *Les joyeux mystères de Noël.*

Nous avons parlé l'an dernier à pareille époque des joyeux mystères de la nuit de Noël, la seule où les démons perdent leur puissance malfaisante, où les animaux causent entre eux, en souvenir de la crèche (et des Mystères de la Nativité du moyen-âge) ; la nuit où les cloches enfouies carillonnent, au fond de la terre ou au fond de la mer, et où les vieux dolmens tressaillent d'aise et tournent trois fois sur leur base.

Mais le merveilleux de Noël est un sujet qui dépasse les bornes d'un article ; on peut glaner deux ans de suite et davantage dans l'immense champ de pieuses superstitions relatives à la naissance du Seigneur.

Dans les légendes bretonnes, c'est seulement pendant que sonnent les douze coups de minuit que le diable est sans pouvoir et que tous les enchantements se délient. Il s'agit de saisir l'occasion, comme le fit avec autant de courage que de bonheur Jean Scouarn, de Saint-Michel en Grève, près de Ploumilliau.

Un jour qu'il errait au bord de la mer, un pauvre auquel il avait donné un morceau de pain lui dit mystérieusement :

— Je veux te donner, en récompense, la fortune d'un Roi. Et il lui apprit que dans la mer, à peu de distance, s'élevait un château habité par une princesse belle comme le jour (c'était autrefois l'heureux oas de toutes les princesses !) Les esprits de l'enfer retenaient celle-ci sous les eaux ; mais à Noël, au premier coup de minuit, le maléfice étant pour un instant rompu, la mer s'ouvrait et laissait voir le château. Si quelqu'un osait alors y entrer et pouvait aller prendre, dans la grande salle, une baguette magique déposée sur un trône d'or, l'enchantement serait rompu et cet homme heureux épouserait la princesse délivrée.

Mais il fallait avoir mis la main sur la baguette avant le dernier coup de minuit, sinon la mer revenait engloutir le château et l'audacieux aventurier était métamorphosé en statue.

Scouarn résolut de tenter ce coup hardi. A minuit, en effet, la mer s'écarta comme un rideau et laissa voir le château magique, tout resplendissant de lumières. Jean fit un signe de croix, s'élança, courut entre deux murailles de vagues et franchit d'un bond le seuil du manoir. La première salle était pleine de coffres d'or et d'argent ; elle était pleine aussi des corps pétrifiés d'imprudents qui s'y étaient attardés pour remplir leurs poches. Jean la traversa en cou-

rant ; déjà le sixième coup de minuit sonnait ! La seconde salle était remplie de dragons et de monstres de l'abîme dont les gueules fumantes menaçaient l'audacieux. Jean fonça sur eux ; ils s'écartèrent, et le Breton entendit sonner le dixième coup de minuit.

Dans la troisième salle, plus splendide que les deux autres, les filles de la mer dansaient, souples comme des algues. Avec de voluptueux sourires, elles offrirent à Jean d'entrer dans leur ronde, et peut-être eût-il été vaincu s'il n'eût aperçu, dans la quatrième salle, le dôme d'or, le rameau magique et le doux visage de la princesse ensorcelée.

Il se précipite... Le douzième coup de minuit sonne ! mais déjà Jean Scouarn élève le rameau, tenant en respect les flots, dont la horde rugissante accourait, et les démons, qui s'enfuirent en poussant d'horribles hurlements. Il épousa la princesse et consacra la moitié de ses trésors à élever une chapelle à saint Michel.

★★

Dans toutes nos provinces, la messe de minuit s'accompagnait jadis de pittoresques et touchantes cérémonies, mi-théâtrales, mi-religieuses. Nulle part elles n'étaient plus curieuses qu'en Normandie.

L'office des pasteurs se célébrait dans la cathédrale de Rouen depuis le moyen âge. Du Cange nous en a conservé le cérémonial dans son *Glossarium*.

Les chanoines, habillés en bergers, et les enfants de chœur, costumés en anges, allaient, après le *Te Deum* des matines, saluer l'Enfant Jésus dans sa crèche, derrière le maître-autel.

Après tierce, se faisait la procession des ânes. (Les ânes, c'était simplement l'ânesse de Balaam.) Les chanoines jouaient le rôle des prophètes. On les voyait défiler tous, depuis Moïse jusqu'à Jean-Baptiste. Venaient ensuite Nabuchodonosor, les trois enfants dans la fournaise, Virgile même et la Sibylle, qui passe pour avoir prédit obscurément la naissance du Sauveur :

Teste David cum Sibylla.

C'est dans l'églogue à Pollion, *Ultima Cumæi*, que Virgile parle en termes enthousiastes et vagues d'un enfant qui va naître et par qui cessera l'âge de fer :

Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange...
C'est qu'il chantait à l'heure où Jésus vagissait.

Le clergé faisait processionnellement le tour du cloître, puis s'arrêtait au centre de l'église, entre deux groupes représentant l'un les Juifs, l'autre les Gentils. Le groupe des Prophètes restait massé au fond.

Les chantres apostrophaient violemment sur leurs péchés et leur mauvais caractère Juifs et Gentils, qui

répondaient d'un ton bourru. Les chantres appelaient alors « Moïse le Législateur ». Et Moïse approchait, avec sa longue barbe, la corne de lumière au front, vêtu d'une aube et d'une chape, tenant dans une main la baguette avec laquelle il frappa le rocher, dans l'autre les tables de la loi. Il entonnait un chant prophétique sur la naissance du Christ.

Amon, vieillard barbu, un épi en main, suivait Moïse ; Isaïe, le front ceint d'un bandeau rouge, suivait Amon ; Aaron, couvert d'ornements pontificaux, la mitre en tête, précédait Jérémie, qui tenait une petite boule à la main. Daniel, représenté par un jeune clerc, était drapé dans une tunique verte ; le vieillard Habacuc, vieillard boiteux, suivait, portant un vase dans lequel étaient des racines, qu'il mangeait entre deux versets.

Balaam pressait et éperonnait son ânesse, à laquelle un jeune homme, figurant l'ange, barrait le passage en brandissant une épée. Un clerc, dissimulé sous l'ânesse, disait alors, d'une voix contrefaite et bizarre : « — Pourquoi me déchirez-vous ainsi de l'éperon ? ». L'ange disait à Balaam : « — Renonce à servir les desseins du Roi Balac ». Et les chantres l'adjuraient : « Balaam, prophétise ! » Alors il répondait : « Une étoile naîtra de Jacob. »

Le défilé, mise en scène ingénieuse des prophéties sur Jésus, continuait jusqu'à la Sibylle. La Prose de l'Ane ne se chantait qu'à la porte de l'église :

Orientis partibus

Adventavit asinus...

« De l'Orient est arrivé un âne beau et fort, très propre à porter les fardeaux... Hé ! sire âne, hé ! »

On sait que cette fête de l'Ane dégénéra en cortèges peu dignes du sanctuaire, ce qui la fit interdire par l'autorité ecclésiastique.

L'aimable génie de la Provence s'était plu à joindre de gracieux épisodes aux cérémonies de Noël.

Quatre jeunes gens, dont un représente l'ange et les trois autres les pasteurs, s'avancent vers l'église ; ils conduisent un agneau couvert de rubans et chantent sur deux airs différents un dialogue, l'ange en français, les bergers en provençal. L'ange invite les bergers à venir à Bethléem adorer Jésus. Un des bergers, surpris de ces paroles auxquelles il ne comprend rien, appelle son camarade Jean, qui connaît le français, et le prie de lui expliquer ce que dit cet inconnu.

Jean demande au voyageur ce qu'il désire d'eux et pourquoi il fait tant de bruit à la porte de leurs cabanes ? Alors, l'ange leur annonce la venue de Jésus.

A Entraygues (Vaucluse), la veille de Noël, les

jeunes gens faisaient la chasse aux roitelets, que les comtadins appellent « petouses ». Lorsqu'ils en avaient pris un vivant, ils l'offraient en hommage au curé de la paroisse. Celui-ci, — d'après le récit de Barjavel, dans son livre curieux sur les *Dictons et sobriquets patois de Vaucluse*, — montait en chaire après la messe de minuit, tenant l'oiseau enrubanné de rose, et le lâchait dans l'église. Une coutume pareille se pratiquait à Mirabeau. Le curé devait donner un écu au jeune garçon qui lui apportait le roitelet.

A Mazan et dans quelques pays voisins, un grand nombre de personnes apportaient, à la messe de minuit, des oiseaux qu'elles lâchaient au moment de l'élévation.

La célèbre petite cité des Baux a gardé les coutumes ancestrales. Chaque année, quand la cloche se fait entendre pour la messe de minuit, bergers et bergères s'acheminent vers l'église, où rayonne près de l'autel une immense crèche en rocailles. Lorsque tous les fidèles sont rassemblés, un vieux pasteur entonne un Noël français. Un autre chante le second couplet en provençal, et tous deux alternent ainsi, pendant que le fifre et le tambourin donnent la ritournelle.

Puis l'adoration des bergers commence. Un cortège pittoresque s'avance vers l'autel : d'abord une petite charrette fleurie, attelée d'un bœuf enrubanné, où repose un agneau. Des bergères suivent, en robes blanches, avec ceintures bleues et aurore, accompagnées des bergers aux sombres manteaux. On arrête le petit véhicule au pied de l'autel. Alors, un berger baise l'étole de l'officiant, prend délicatement l'agneau et se tourne vers sa compagne. Il fait un salut, elle fait une révérence ; le berger tend l'agneau à la bergère, qui se tourne à son tour vers son voisin pour le lui remettre. De mains en mains, l'agnelet revient enfin à la crèche.

Quelques-unes des bergères doivent s'incliner avec beaucoup de précautions ; elles portent, en effet, une coiffure instable : une corbeille chargée d'un gâteau...

Dans les villages bisontins, on observe quel vent souffle au sortir de la messe de minuit : ce sera, croit-on, ce vent qui dominera pendant la nouvelle année.

Dans les Vosges, ce sont les douze jours entre Noël et les Rois qui indiquent le temps des douze mois prochains ; on les appelle « jours des lots ».

On place en ligne, dès le 25 décembre, douze oignons creusés en forme de coquilles, et dans chaque oignon on met quelques grains de sel. Le premier oi-

gnon, en commençant par la gauche, correspond au mois de janvier, et les autres oignons aux mois suivants, d'après leur rang.

Au jour des Rois, qui est le dernier jour des lots on examine les oignons. Là où le sel n'est pas fondu, le mois correspondant doit être sec ; où il est fondu, le mois sera humide.

En Normandie, on augure de la fécondité des pommiers selon que la lune éclaire plus ou moins les personnes qui vont à la messe de minuit ou qui en reviennent.

Au pays de Caux, on plaçait jadis sur un plateau de bois un morceau de pain béni de la messe de minuit. On le laissait aller à la dérive sur les rivières pour retrouver le corps d'un noyé, au-dessus duquel le plateau s'arrêtait de lui-même. Les Cauchois croyaient aussi que le pain béni de Noël avait le pouvoir de délier la langue des enfants tardifs à parler. Dans certaines familles on le conservait comme un talisman ayant la vertu d'indiquer l'état de santé des enfants.

En Corse les jeunes gens sont dans l'usage d'aller de maison en maison, de manière à faire sept « veillées » avant la messe de minuit, afin d'apprendre des vieilles femmes certains signes qui rendent inoffensives les piqûres des scorpions et des serpents. Ces signes ne peuvent se communiquer que la nuit de Noël, et seulement à ceux qui ont fait les sept veillées.

A Marienstein, le célèbre sanctuaire de la Suisse septentrionale et de l'Alsace, éclosait, la nuit de Noël, une rose d'où s'échappait un délicieux arôme et une mystérieuse lumière.

On raconte encore légendairement que la marguerite doit au jour de la Nativité la teinte rosée de l'extrémité de ses pétales. Lorsque les mages arrivèrent à Bethléem, ils y trouvèrent les bergers qui, n'ayant rien d'autre à offrir, avaient enguirlandé la crèche de fleurs. Les mages étalèrent leurs riches présents. Les bergers confus se disent : « A côté de ces belles choses l'Enfant-Jésus ne regardera pas nos pauvres fleurs ». Mais l'Enfant, repoussant doucement du pied les trésors entassés devant lui, étendit sa petite main vers les fleurs, cueillit une marguerite et la porta à ses lèvres. C'est depuis que les marguerites, jusqu'alors toutes blanches, ont cette couleur rosée au bord de leurs pétales effleurés par les lèvres divines.

La plus grande partie de ces charmantes légendes ont été recueillies par Mgr Chabot, dans ses curieux petits volumes sur Noël.

GEORGE MALET.

Pour expliquer la prévision

Une hypothèse fondée sur la théorie des dimensions supplémentaires de l'espace.

Un de nos lecteurs m'écrit : « A la fin de votre article sur les rêves, paru dans le numéro du 1^{er} décembre de l'*Echo du Merveilleux*, vous paraissez croire qu'aucune explication satisfaisante de la prévision ne peut être fournie. Assurément vous avez raison si vous ne pouvez être satisfait que par une explication complète et adéquate. Mais si vous vouliez vous contenter humblement d'hypothèses *permettant de concevoir la possibilité* de cette prévision, peut-être seriez-vous satisfait par celle qu'émit, dans la *Grande Revue* du 15 juillet 1904, M. Guillaume de Fontenay. Lisez son article si vous ne l'avez déjà lu. Il vous intéressera certainement et peut-être vous incitera-t-il à modifier votre opinion. »

J'ai lu l'article de M. de Fontenay. Il n'est pas simplement intéressant ; il est captivant. Toutefois, je dois avouer qu'il ne m'a pas convaincu. Je dirai pourquoi tout à l'heure.

..

Imaginons — c'est M. de Fontenay qui nous le demande — imaginons, par un effort de pensée, des êtres intelligents, aussi intelligents que nous, mais qui, au lieu d'avoir, comme nous, trois dimensions : longueur, largeur, épaisseur, en auraient deux seulement : longueur et largeur.

Bien qu'il soit difficile de se représenter des êtres dénués de toute épaisseur, imaginons-nous, pour suivre M. de Fontenay dans son intéressante démonstration, que ces êtres existent réellement.

Imaginons encore, avec M. de Fontenay, que ces infiniment plats voient seulement dans le plan de leur corps étrange, c'est-à-dire toujours en longueur et en largeur, jamais en épaisseur, ou, ce qui revient au même, en hauteur. Quelle sera, dans ces conditions, la physique de ces êtres, et quelle sera leur philosophie ? Ce seront évidemment une physique et une philosophie à deux dimensions. Ils verront, aussi bien que nous pourrions voir nous-mêmes, êtres à trois dimensions, tout, absolument tout ce qui se passera dans leur plan, — en longueur et en largeur. Mais, parmi les phénomènes qu'ils constateront ainsi seront-ils capables de comprendre tous ceux que nous comprendrions ? Non. Pourquoi ? Mais pour cette raison bien simple que leur vision, bornée à deux dimensions, ne leur permettra pas de déterminer

les causes de certains effets que notre vision, étendue à trois dimensions, nous donnerait le moyen de découvrir.

« Ainsi », nous dit M. Guillaume de Fontenay, « en voyant s'obscurcir et s'éclaircir tour à tour la surface à laquelle ils sont attachés, leurs Képler et leurs Galilée compteront à leur manière les jours et les nuits, en apprécieront la croissance ou la décroissance, admireront le retour périodique et régulier des saisons et construiront mille hypothèses pour s'expliquer tant de merveilles. Mais naturellement aucune de ces hypothèses ne se rapprochera de la vérité, parce que ne connaissant que les deux dimensions où ils vivent, ces infiniment plats seront obligés de chercher *dans leur plan* la cause des modifications qu'il subit et que cette cause vient d'un monde tout autre, extérieur, inaccessible : des astres, c'est-à-dire de cette troisième dimension de l'espace qu'ils ne peuvent pas soupçonner. »

Donc, le retour des jours et des nuits, celui des saisons, phénomènes qu'ils pourront constater, les infiniment plats seront incapables d'en trouver la cause. Cela est évident. Mais ces retours se produisant régulièrement, il leur sera possible, il leur sera facile même de les prévoir avec une certaine exactitude. Une prévision de cette sorte ne leur semblerait nullement merveilleuse. Par contre, ils seraient fort empêchés de prédire les différences d'éclairement qui proviennent du passage des nuages devant le soleil, ce phénomène étant irrégulier.

« Ici, écrit très justement M. Guillaume de Fontenay, le plus savant des infiniment plats serait obligé de confesser son ignorance et les esprits forts de ce petit monde déclareraient bien haut que la prévision d'un tel avenir est chose absolument impossible. »

Que faudrait-il cependant pour que cette chose se réalisât ? « Il suffirait, répond M. de Fontenay, que l'œil d'un infiniment plat s'ouvrit accidentellement ou par suite des lois de l'évolution sur la troisième dimension. Celui-là se rendrait compte alors de bien des choses et voyant les nues voler au devant du soleil prophétiserait à coup sûr un prochain obscurcissement. »

M. Guillaume de Fontenay ajoute :

« L'œil est en quelque sorte l'organe, le sens de la troisième dimension. Qui sait si notre intelligence ou plutôt ce que nous appelons la faculté intuitive de notre intelligence ne serait pas, à l'état rudimentaire, le sens qui nous servirait un jour à conquérir la quatrième dimension de l'espace ? Qui sait si les pressentiments, les rêves prémonitoires, certaines révélations

que l'on a rangées sous la rubrique : hallucinations véridiques, ne seraient pas les premiers éveils, les premières tentatives de cet organe embryonnaire ? Certes, je n'aurai garde de rien affirmer. Mais il suffit que de bons esprits se soient appliqués à la théorie des dimensions supplémentaires de l'espace ; il suffit que la possibilité mathématique et physique en soit démontrée pour que l'on ait le droit d'envisager une hypothèse aussi féconde. »

Oui, mais la possibilité de l'existence des dimensions supplémentaires de l'espace est-elle démontrée ? Est-elle seulement démontrable ? C'est là toute la question.

Cette possibilité me paraît indémontrable.

D'abord, remarquez-le, pour nous la faire envisager, on est dans l'obligation de créer des êtres dont l'existence est rigoureusement impossible. Aucun être, en effet, ne peut avoir deux seules dimensions. Tout être a forcément une longueur, une largeur, et, si aplati qu'il soit, une épaisseur, une hauteur. Mais cette épaisseur, cette hauteur, cette troisième dimension, ne peut-il, du moins, l'ignorer ? Non, si cet être est intelligent ; car il lui arrivera bien de rencontrer un obstacle, et il ne sera pas alors sans remarquer que, s'il couvre une certaine largeur de cet obstacle, il en couvre aussi une certaine épaisseur, une certaine hauteur. Ayant fait cette remarque, il aura découvert la troisième dimension.

Mais admettons qu'il ne fasse pas cette découverte ; admettons, comme M. de Fontenay, qu'il ne puisse pas la faire ; admettons qu'il demeure convaincu qu'il n'existe que deux seules dimensions, comme sommes convaincus nous-mêmes qu'il n'en existe que trois, bien que, au dire de certains savants, il en est probablement une quatrième, et même, peut-être, plusieurs autres encore. Et supposons — toujours avec M. de Fontenay — supposons un de ces infiniment plats enfermé dans un rond de serviette posé sur notre table.

L'idée qu'il pourrait, en grimpant, s'évader de sa prison circulaire, ne lui viendra certainement pas, puisqu'il ignore la troisième dimension, l'épaisseur, la hauteur. Il se croit donc prisonnier. Il a le droit de se croire prisonnier. Il lui est donc impossible de ne pas se croire prisonnier — prisonnier et *hors de toute atteinte*.

De fait, ne connaissant rien de la troisième dimension, il ne peut pas plus penser qu'un être ou qu'une chose viendra jusqu'à lui qu'il ne peut s'imaginer qu'il lui est possible de franchir la limite du rond de serviette.

Or, il est bien évident qu'il se trompe. Et il nous

est loisible, par exemple, d'introduire dans la prison de l'infiniment plat un objet quelconque, en utilisant la troisième dimension que nous connaissons — et qu'il ignore. Un tel acte sera, pour nous, très simple, très banal même. Mais il étonnera, il émerveillera notre infiniment plat, incapable, faute de connaître l'existence de la troisième dimension, de comprendre comment cet objet aura pénétré dans sa prison.

Eh bien, disent ceux qui croient à la possibilité d'une ou de plusieurs dimensions supplémentaires de l'espace, qui nous dit que les phénomènes d'apport, constatés pendant certaines séances spirites, et que nous ne pouvons expliquer, qui nous dit que ces phénomènes ne sont pas, en réalité, les plus simples du monde, grâce à l'existence de dimensions que nous ignorons ?

« Puisque », dit notamment Zoellner, dont je trouve l'argumentation dans l'article même de M. de Fontenay, « puisque un être à deux dimensions doit se croire parfaitement clos lorsqu'il l'est suivant les deux dimensions qu'il connaît, mais que cependant il ne l'est pas ; nous, êtres à trois dimensions, lorsque nous sommes clos, suivant les trois dimensions connues de nous, lorsque nous sommes entre six murs par exemple, nous pouvons très logiquement croire que nous sommes clos et pourtant on peut avoir accès jusqu'à nous par la quatrième dimension que nous ne connaissons pas, comme nous-même nous avons accès auprès des infiniment plats, grâce à la troisième dimension, qu'ils ignorent. Quand donc une fleur, un objet quelconque est introduit dans une boîte qui, pour nous, est hermétiquement fermée, c'est qu'il y vient de la quatrième dimension et que, sans que nous puissions nous en douter, la boîte est ouverte suivant cette quatrième dimension, comme le rond de serviette est ouvert lui-même suivant la troisième. »

Si je ne m'abuse, cet exemple de Zoellner, logique en apparence, porte en lui-même la réfutation de la thèse qu'il prétend illustrer. C'est ce que je vais tenter de démontrer.

Pourquoi l'être imaginaire qui aurait deux dimensions seulement se croirait-il enfermé dans notre rond de serviette ? Parce qu'il ne connaîtrait pas la troisième dimension ? Oui, mais pourquoi l'ignorerait-il en l'espèce ? C'est, à mon avis, parce qu'il lui serait impossible de tenir le rond de serviette, qui serait mille fois, dix mille fois, cent mille fois plus grand que lui-même, et qu'il ne pourrait pas le voir dans son ensemble. C'est aussi parce qu'il ne l'aurait pas fabriqué.

Tout objet que l'infiniment plat pourrait tenir ou voir dans son ensemble, ainsi que tout objet qu'il

aurait fabriqué ne pourrait avoir, je crois, que les dimensions qu'il lui trouverait ou qu'il lui aurait données. Il me paraît, en effet, impossible d'admettre qu'on tienne ou voie un objet *dans sa totalité* sans en apercevoir toutes les dimensions. Imaginer qu'on puisse fabriquer un objet sans connaître les dimensions qu'on lui donne, me semble plus impossible encore.

Et bien, mais la boîte dont parle Zoellner, c'est moi qui l'ai fabriquée. Je sais, puisque c'est moi qui lui ai donné ses dimensions, que cette boîte a une longueur, une largeur et une épaisseur. Je sais aussi que je ne lui en ai donné aucune autre. Cette boîte, je la tiens tout entière dans ma main, je la vois totalement de mes yeux. Notre infiniment plat qui n'a pas construit son rond de serviette, qui ne peut ni le tenir ni le voir tout entier, peut ignorer la troisième dimension de cet objet. Il ne me semble pas possible d'admettre que j'ignore, moi, les dimensions d'une boîte que j'ai faite, que j'enferme dans ma main, dans ma poche, dans mon tiroir, et dont je vois toutes les faces.

Au surplus, l'expérience suivante semble bien démontrer que je n'ai pas tort: Prenons deux objets, l'un fermé selon deux dimensions seulement, longueur et largeur, par exemple un rond de serviette; l'autre fermé selon les trois dimensions que nous connaissons, longueur, largeur et épaisseur, soit une boîte en métal, hermétiquement close naturellement.

Approchons-nous d'un baquet rempli d'eau et enfonçons-y ces deux objets de telle sorte que le liquide les entoure de toutes parts. Tenons-les ainsi durant quelques minutes, puis ramenons-les à la surface. Que remarquons-nous? Nous remarquons d'abord que l'eau, par la troisième dimension, non fermée, s'est introduite dans le rond de serviette. Ouvrons ensuite la boîte, et nous voyons qu'elle ne contient pas une goutte de liquide. Pourquoi? Certainement parce qu'elle était hermétiquement close selon les trois dimensions.

Et alors, je le demande, comment, s'il existe une quatrième dimension, l'eau ne l'a-t-elle pas utilisée pour entrer dans la boîte, comme elle a utilisé la troisième pour pénétrer dans le rond de serviette? Je demande aussi comment une fleur, corps solide, pourrait entrer dans une boîte, par une dimension inconnue, quand l'eau, corps liquide, ne le pourrait pas.

Je crois qu'il faudra, pour expliquer les phénomènes d'apport, trouver une hypothèse autre que celle de l'espace à quatre dimensions.

Mais il ne s'agit pas en ce moment des phénomènes d'apport, et je n'ai parlé de l'explication que Zoellner en a donnée, que parce que cette explication con-

damne, à mon sens, l'hypothèse des dimensions supplémentaires qui nous occupe.

Or, si cette hypothèse est condamnée, que devient celle de M. Guillaume de Fontenay concernant les possibilités de la prévision? Elle tombe évidemment d'elle-même.

..

C'est parce que je ne crois pas à l'existence d'une quatrième dimension de l'espace que j'ai dit au début que, même après avoir lu le très intéressant article de M. de Fontenay, je ne comprends pas mieux qu'auparavant le mécanisme de la vision de l'avenir, — ce qui revient à dire que je ne le comprends pas du tout.

Mais peut-être n'ai-je pas bien saisi l'hypothèse de la quatrième dimension. Aussi serais-je heureux si quelques-uns de nos lecteurs, croyant à la possibilité de cette dimension — et particulièrement M. de Fontenay, qui nous a déjà adressé tant d'intéressantes communications — voulaient bien me faire connaître les raisons pour lesquelles ils admettent cette hypothèse, qui, si elle se vérifiait un jour, permettrait, sans aucun doute, d'expliquer nombre de phénomènes actuellement inexplicables.

GEORGES MEUNIER.

MILLER A NANCY

Avant de quitter la France, Miller a donné quelques séances à la Société d'études psychiques de Nancy.

On sait que M. de Vesme conteste l'authenticité des phénomènes qui se produisent dans les séances de ce médium.

Mais, si serré, si suggestif que soit le faisceau de présomptions dont notre très distingué confrère a étayé sa thèse, on doit, en toute impartialité, reconnaître qu'il n'a apporté contre la sincérité de Miller aucune preuve formelle, aucun fait péremptoire.

Nous croyons, dans ces conditions, qu'on nous saura gré de reproduire le procès-verbal de l'une des séances de Nancy. Le témoignage de savants ou de chercheurs aussi autorisés que les signataires de ce procès-verbal, nous paraît intéressant à opposer au réquisitoire si troublant de M. de Vesme.

Vingt-trois personnes sont réunies dans une pièce dont les meubles ont été enlevés. Un des angles de la pièce a été transformé en cabinet à matérialisations, c'est-à-dire isolé par deux rideaux noirs glissant sur une tringle. Ces rideaux sont flottants, de façon à ce que les matérialisations puissent se présenter, soit dans l'ouverture du milieu, soit entre un des rideaux et le mur. La lumière est fournie par une lampe, placée dans une pièce voisine dont la porte est voilée par un écran de mousseline.

M. Thomas, secrétaire général de la Société

d'études psychiques, qui a organisé ces préparatifs, invite les personnes présentes à visiter le cabinet. Il est facile de constater que les murs sont pleins, qu'il n'existe derrière aucun vide, aucune ouverture.

Les assistants prennent place sur les chaises, disposées en demi-cercle et sur trois rangs, autour de l'angle occupé par le cabinet. Miller, qui survient quelques instants après, s'assied sur la première, à droite, en avant du rideau. Sur la seconde est assis M. Walther, qui a bien voulu se charger de traduire les communications des apparitions s'exprimant en anglais.

La lumière est réglée suivant les indications du médium. Tamisée par l'écran, et bien que très faible, elle est encore suffisante pour que l'on puisse distinguer le col de Miller et aussi l'extrémité de ses manchettes, dont le blanc se détache sur le ton plus sombre des vêtements. Ses mains sont posées sur ses genoux et l'on ne remarque aucun mouvement apparent.

Bientôt on entend, du côté du rideau, un chuchotement assez distinct. C'est, dit le médium, l'esprit de *Betzy*, la négresse qui l'accompagne dans ses séances et l'assiste de ses conseils. Plusieurs personnes font observer que la voix de *Betzy* se fait entendre en même temps que Miller parle à ses voisins. Quelques instants après, un parfum s'élève, et plusieurs assistants déclarent apercevoir une forme vague, qui devient peu à peu visible pour tous.

D'abord nuageuse et sans contours distincts, elle prend lentement l'aspect d'une silhouette humaine enveloppée d'un voile. Placée un peu en avant du rideau, à un mètre environ du médium, elle oscille et grandit, sans pourtant atteindre exactement la hauteur d'une femme de taille moyenne.

Une voix étrange, au timbre assourdi et légèrement enroué, semble sortir de cette forme. Elle prononce avec effort le nom de *Mary Legrand* ; puis, l'apparition s'affaïsse et disparaît.

Personne dans l'assistance ne connaît ce nom.

D'autres formes, à peu près semblables, se dessinent successivement dans les mêmes conditions, et donnent leurs noms de la même façon. Nous percevons les noms d'*Henri* et d'*Ernest Demangeot*, venus, dit la voix de *Betzy*, pour un monsieur qui les a connus. Une quatrième forme dit être l'esprit de *Félix Duverger*, ancien militaire, et *Betzy* explique qu'il appartient à une famille probablement connue d'un membre de l'assistance; il est né à Champigneulle, en 1803. Viennent ensuite des formes qui donnent les noms de *Marie Reconsac*, de *Jean Collet*, de *Jeanne Robert*; cette dernière, de très petite taille, est venue également, dit *Betzy*, pour une personne présente.

Mais on ne distingue aucun trait, et il serait impossible de contrôler.

Une apparition, plus petite encore et assez distincte, se présente. Elle s'approche de Mme J... et dit

d'une voix enfantine, à plusieurs reprises, *Maman !* Cette dame a perdu un petit garçon en bas âge, et l'on comprend son émotion. *Betzy*, interrogée, répond de l'intérieur du cabinet que la mignonne apparition est bien le petit garçon de Mme J...

Jusqu'ici, les formes sont restées imprécises, rappelant par l'attitude et les lignes générales du voile les silhouettes de communiantes ou de madones. Les voix sont presque toujours rauques, sauf celle de *Betzy*, invisible, et qui, bien que parlant à voix basse, articule nettement. Elle s'exprime tantôt en français, en cherchant ses mots, tantôt en anglais. En ce dernier cas, M. W... traduit ses paroles.

Miller est resté éveillé pendant toute la durée de cette partie de la séance, causant avec l'interprète ou émettant de temps à autre une observation. Personne n'a remarqué de mouvement suspect; ses mains reposent toujours sur ses genoux.

La séance va prendre maintenant une autre allure. Miller annonce que, sur l'invitation de *Betsy*, il va entrer dans le cabinet, ce qu'il fait, emportant la chaise cannée sur laquelle il était assis. Cette chaise est le seul objet existant dans le cabinet et l'on s'en assure de nouveau. Après quoi, toujours selon les instructions de *Betzy*, le rideau est refermé sur Miller; l'écartement en est supprimé complètement à l'aide d'une épingle, et les assistants font la chaîne. Ils sont autorisés à causer jusqu'à la formation des fantômes; *Betzy* les prie même de chanter ensemble afin d'unir leurs forces physiques.

Quelqu'un entonne à demi-voix le *canon* classique : « Frère Jacques, dormez-vous », et tout le monde répète.

Soudain l'attention de plusieurs personnes est attirée par une sorte de nuage, de forme sphérique, et de la grosseur de la tête, flottant vers le haut du rideau. Cette boule se balance, descend un peu, remonte, redescend, oscille en tous sens. Elle est d'un ton laiteux; quelques-uns disent qu'elle leur paraît vaguement lumineuse. Quoi qu'il en soit, il est impossible de ne pas la distinguer, dans la semi-obscurité qui l'environne. Elle finit par effleurer le sol, et alors elle s'allonge, une forme humaine se dessine, plus précise que celles qui se sont montrées auparavant. L'apparition prononce le nom de *Jean Laurent*.

C'est celui du père, décédé, de M. G. Laurent, présent à la séance. On questionne *Betzy*, qui répond affirmativement par coups frappés dans le cabinet.

M. Millery a été particulièrement impressionné par cette apparition, car elle était la réalisation d'une promesse faite la veille, dans un cercle, par l'esprit de Jean Laurent.

Peu après la disparition de Jean Laurent, une nouvelle boule se forme, pendant que plusieurs personnes ressentent une sensation de froid très accentuée. Elle subit la même transformation, et bientôt on entrevoit une forme féminine qui se détache sur

le rideau. On distingue les bras, les contours du visage. Le fantôme dit se nommer *Marguerite Garnier*, et être venu pour remercier Mme Drouville d'avoir organisé un cercle. M. W... a connu une personne du nom de Marguerite Garnier, et croit avoir reconnu ses traits.

Une troisième boule nuageuse fait place à une troisième apparition qui dit s'appeler K... On n'avait pu distinguer le prénom. Quelqu'un prononce Georges K..., inconnu des assistants. Le fantôme, d'une voix empreinte d'une profonde tristesse, dit à plusieurs reprises : « Vous ne me reconnaissez pas... Oh ! J'aurais tant aimé être reconnu. » L'apparition, en une attitude affaissée, s'appuie contre le rideau et disparaît. Mme J... demande si ce n'est pas L... K... qu'avaient connu plusieurs des assistants. Des coups vigoureux et répétés frappés dans le cabinet se font entendre, ce qui indique une réponse affirmative.

Betzy ordonne ici de faire la chaîne et un nouveau fantôme se montre. Petit et mince, le front ceint d'un bandeau lumineux, il sort tout formé du cabinet. C'est une femme complètement matérialisée. Elle donne le nom de Mme Noeggerath, la spirite bien connue, et salue l'assistance avec aisance : « Je suis heureuse, dit-elle, bien heureuse de vous voir réunis ici et de pouvoir me manifester devant vous, particulièrement devant Mme Trouville et M. Thomas, que j'ai connus. »

M. Thomas remercie l'apparition d'être venue et rappelle qu'on donnait à Mme Noeggerath, de son vivant, le nom de « Bonne Maman » ; Mme Drouville ajoute quelques paroles dans le même sens. L'esprit répond qu'il n'a rien oublié et engage ses amis à persévérer.

Betzy, par l'intermédiaire de M. Walther, annonce que le médium, entrancé, va pouvoir se montrer en même temps que l'esprit matérialisé. Le rideau s'écarte, à gauche du cabinet, contre le mur formant côté, et l'on voit Miller s'avancer. Le docteur Thorion, qui occupe la chaise la plus rapprochée du rideau, est touché au bras gauche par le médium, pendant que l'esprit, prêt à disparaître, mais encore parfaitement visible dans l'ouverture des rideaux, répète à plusieurs reprises : « Bonsoir, bonsoir à tout le monde ! »

Après cette émouvante apparition, une autre forme non moins distincte, sort du cabinet : c'est Effie Dean, un des guides du médium. Effie, qui porte aussi le bandeau lumineux réservé, semble-t-il, aux esprits élevés, est de taille mince, élancée. Elle prononce quelques mots en anglais, et, comme M. W... se lève, et s'approche, elle le prie, dans la même langue, de reprendre sa place. Puis, elle rentre dans le cabinet pour en ressortir aussitôt. Lorsqu'elle se retire, c'est un autre guide Karry-Wesl, qui apparaît; il ne reste que peu de temps.

Un fantôme d'aspect majestueux et d'attitude hié-

ratique, se présente à sa place. Il dit ces seuls mots, d'une voix grave :

— Rhamsès, Rhamsès II !

On voit distinctement le visage et la longue barbe qui le termine.

L'imposant fantôme, après être rentré dans le cabinet, se montre de nouveau à gauche, entre le rideau et le mur.

La voix de Betzy se fait entendre. Elle demande qu'on baisse la lampe et annonce qu'à la faveur de l'obscurité plus grande, on va voir apparaître des lumières astrales. Miller, dit-elle, est le seul qui puisse produire ce phénomène.

Quelques instants après, une lumière fulgurante, en forme de croissant, brille en avant du rideau. Mais elle n'est pas fixe; elle est animée, au contraire, d'une extrême mobilité, voltigeant, zigzaguant, changeant de forme et d'aspect, ressemblant tantôt à une étoile entourée de milliers de rayons, tantôt aux traits de feu qui accompagnent un coup de foudre. Cette lumière, du reste, n'éclaire pas la salle. Plusieurs autres se montrent. L'une d'elles surgit aux pieds de M. Walther, et s'élève rapidement. La voix de Betzy affirme que ce sont des « âmes » ; l'une, la plus brillante, est, précise-t-elle, « l'âme de Jeanne d'Arc ».

Un objet lumineux flotte ensuite devant le cabinet, à hauteur d'homme. Il semble fait de la même lumière, beaucoup moins vive cependant. Il a l'aspect d'une main. Cette main, dont les contours sont très nets, bénit à plusieurs reprises l'assistance, d'un geste onctueux. Betzy prononce ces mots : « Monseigneur Dupont des Loges ! »

Enfin, voici Betzy en personne. Une tête noire, ou plutôt d'un ton olivâtre très foncé, se montre dans l'entrebâillement des rideaux; elle est coiffée d'une sorte de madras ou de fichu blanc; le corps se distingue en partie, enveloppé de voiles. Elle annonce que « c'est fini », le médium étant fatigué. Sur la demande de M. Thomas, elle consent pourtant à chanter, à condition que l'on chante avec elle. On entend sa voix accompagner distinctement celles des assistants. Mais, sollicitée par M. Thomas de lui serrer la main, elle refuse, disant qu'elle n'est pas suffisamment matérialisée. « Vous voyez, ajoute-t-elle, je ne peux pas marcher, je flotte dans l'air ! » Le corps oscille, en effet, comme s'il manquait de base.

Sur ces mots, Betzy rentre dans le cabinet et Miller en sort au même moment, comme projeté au dehors. Il paraît toujours en état de transe, mais il s'éveille peu à peu et demande si l'on a obtenu des résultats intéressants. Sur son conseil, quelqu'un pénètre dans le cabinet et remarque encore quelques condensations fluidiques. La lumière faite, le cabinet est visité une deuxième fois; on n'y trouve absolument rien d'anormal.

Les membres du Comité présents à la séance :

L. FOUQUET, MILLERY, D^r THORION, A. THOMAS.

L'AFFAIRE STEINHEIL et les Voyantes

Notre confrère, le Petit Parisien, a interrogé Mmes de Thèbes et Fraya sur Mme Steinheil. Il a demandé à la première, qui, il y a quelques mois, a eu l'occasion d'examiner les mains de la veuve du peintre, les réflexions que ses remarques lui ont suggérées. A Mme Fraya, il a présenté une lettre de Mme Steinheil, et, après avoir étudié la page qui lui était soumise, Mme Fraya a essayé de dépeindre, au moral, celle qui l'a écrite.

Nous croyons intéressant de reproduire les passages essentiels de ces déclarations, qui viennent en complément de celles qu'ont faites, en juin dernier, à un de nos collaborateurs, Mmes Debora, Ana-El, et Trinchant.

Chez Mme de Thèbes

— Est-il exact, madame, que vous ayez, à plusieurs reprises reçu la visite de Mme Steinheil, et qu'elle vous ait consultée au sujet du crime de l'impasse Ron-sin.

— Il est parfaitement exact que Mme Steinheil soit venue me voir, répondit Mme de Thèbes. Mais mes souvenirs sont très imprécis : elle est venue en janvier ou février dernier; et depuis, je ne l'ai pas revue. Elle n'a donc pu me consulter au sujet de ce crime abominable.

— Avez-vous vu Mme Steinheil à plusieurs reprises ? Pardonnez-moi, madame, si j'insiste sur ce point...

— Oui. J'ai rencontré Mme Steinheil dans plusieurs salons, et j'ai été très vivement impressionnée, à chaque rencontre, par son attitude, son regard, net, clair, froid, dominateur... Mais je m'égare, peut-être...

— Du tout ! Et je serais très heureux, madame, si pour les lecteurs du *Petit Parisien*, vous pouviez, en rassemblant vos souvenirs, me répéter ce que vous avez dit à Mme Steinheil.

— Cela, je ne puis le faire, car je considère que le secret professionnel me l'interdit... Mais, ce que je puis vous dire, c'est... le conseil que je lui donnai, à la fin de la consultation : *Méfiez-vous de votre imagination !*.

— Selon vous, madame, quelle femme est Mme Steinheil ? Quel est son tempérament ? Sous quelles influences est-elle née ? Est-ce une névropathe, une hystérique, une mythomane ?

MENTEUSE CONSCIENTE

— Mme Steinheil, dit Mme de Thèbes, n'est ni hystérique, ni déséquilibrée, ni mythomane. Et son

raisonnement est plus viril que féminin, car les détails, en général, lui échappent. Elle n'est pas atteinte de mythomanie; elle ment, sciemment, pour parvenir au but qu'elle s'est fixé; tandis que le mythomane — artiste, poète, intellectuel, souvent, instinctif toujours, — crée des histoires de toutes pièces, fait se mouvoir des personnages imaginaires, et croit, en fin de compte, à la réalité des fictions, filles de son imagination déréglée, mais non malfaisante...

Mme Steinheil est née sous la double influence de Vénus et de Jupiter. Des Vénusiennes, elle a l'instinct de la beauté, le goût de ce qui est riche, brillant, sonore, le sens de la majesté et le don de la grâce, le désir des honneurs, et l'art inné de la sensualité amoureuse... Des Jupiteriens, elle tient la résistance nerveuse, une force de volonté indomptable, la puissance de dissimulation... Ses mains, que j'ai observées tout à loisir et plus d'une fois — je les ai même photographiées, mais, malheureusement, j'ai confié ces épreuves à l'un de mes bons amis qui, lui aussi, s'occupe de chiromancie, — décèlent toutes ses qualités et aussi tous ses défauts... Elles sont petites, charnues, rudes pourtant et, — ne bondissez pas de surprise, — je leur ai trouvé une vraie ressemblance avec des mains de singe... Elles ont la même force de préhension; au repos, les doigts en sont repliés légèrement et ceci indique, avec le goût de l'argent, le désir de la richesse, la volonté tenace de réussir à acquiescer.

C'est un admirable tempérament au point de vue de la combativité, un tempérament plein de ressources infinies, de subtilités, de ruses. Elle n'est pas à sa place dans notre époque. Elle aurait dû vivre au seizième siècle, avec l'un de ces grands condottieri italiens qui se taillèrent des royaumes à la pointe de l'épée, vécurent en princes et moururent tous par le fer ou le poison. Dans une époque de beauté, de noblesse, au temps de Lysurgue ou de Périclès, elle eût été sans doute l'une de ces splendides courtisanes qui, affinées par la fréquentation des grands tragiques, des philosophes, des poètes, inspirèrent mille chefs-d'œuvre : elle eût été Phryné, Plang, Laïs, Chrysis, peut-être.

Dans notre époque d'égalité, de démocratie, de pareils tempéraments trouvent rarement une place à leur taille. Bien dirigés, — s'ils ont en eux la force inconsciente de la bonté, — ils peuvent, parfois, s'élever au-dessus de la foule; mais, le plus souvent, c'est le contraire qui se produit. Mme Steinheil est l'un de ces tempéraments exceptionnels.

LA PUISSANCE DU CHARME

— Mais c'est une charmeresse, une artiste ?

— Oh ! cela, incontestablement ! C'est une musi-

cienne de premier ordre, émue, émouvante, passionnée, mais dont l'art a quelque chose de fatal et de sombre. Son regard, lui aussi, est dur et fascinateur, et quand le désir de plaire ne le voile pas de douceur, la froide volonté de dominer, de vaincre, de régner, y apparaît toute. Elle a choisi, parmi les arts, celui qui peut le mieux de tous émouvoir physiquement, et en cela, elle a encore obéi à son instinct.

— La croyez-vous coupable ?

— Sur ce point, je ne puis répondre... Je n'ose me prononcer.

— Etant donné son tempérament, pourrait-elle avoir conçu le criminel projet de faire disparaître les siens ? Et, cela étant, aurait-elle été de force à diriger l'exécution du projet conçu ?

— Encore une question trop délicate pour que je puisse vous donner mon opinion... Mais, ce que je puis vous dire, c'est qu'elle veut bien ce qu'elle veut, et qu'elle ne se laisse rebuter par aucun obstacle. Si elle a eu, vraiment, le désir de se libérer par un crime... rien n'a dû l'arrêter.

— En résumé, vous ne la croyez ni folle, ni hystérique ?

— Folle ? Jamais de la vie... Cet esprit froid, dominateur, volontaire, orgueilleux, est parfaitement équilibré. Elle manque de sens moral et ne voit pas toujours juste, mais sa prodigieuse souplesse lui permet toujours de parer à un danger immédiat. Hystérique ? Pas davantage... Je vous ai dit qu'elle avait la main petite, froide et dure du singe. Elle en a aussi les appétits sensuels, violents, fréquents et bas... Vous pouvez tenir pour certain qu'elle ne dira jamais la vérité et que, lui mit-on sous les yeux les preuves de sa culpabilité, elle niera encore... C'est une malheureuse femme, que ses instincts puissants, mais orientés vers le mal, dominant, et que seul un grand amour aurait pu racheter. Elle est tombée dans la débauche, par orgueil, par désir de briller, d'être belle, élégante, riche, adulée... Sa main porte le signe de la fatalité et de la mort. Elle a obéi à sa destinée qui est éblouissante et sombre... Il faut la plaindre, et si vraiment elle est coupable, l'excuser dans une certaine mesure... Elle a été, dans notre époque, une incarnation des sauvages instincts primitifs. C'est une prédestinée... Et, qu'elle l'ait voulu ou non, elle n'a pu échapper à son destin.

Chez Mme Fraya

Au moment où nous présentons une lettre de Mme Steinheil à Mme Fraya, la jeune graphologue pousse une exclamation :

— Oh ! voilà d'abord, à première vue, deux con-

traditions qui apparaissent dans cette écriture : d'une part, on aperçoit un autoritarisme intense, qui semble indiquer la possibilité d'atteindre le but poursuivi ; mais, d'autre part, on y voit une incohérence qui détruit la logique de la volonté.

— Il y a donc antagonisme entre ces deux forces ?

— Parfaitement. Et c'est pour cela que Mme Steinheil, par son « inconstabilité constante », ne pouvait réussir dans ses entreprises.

UNE DEMI-CHANCEUSE

— Que voyez-vous encore ?

— Un égoïsme poussé jusqu'à l'hyperthrophie du « moi », et une brutalité dans l'action, pouvant conduire aux pires violences. L'écriture décèle encore l'orgueil, le goût des dépenses et du désordre.

« Malgré des signes d'intelligences, d'activité, Mme Steinheil est toujours arrêtée par une sorte de fatalité. Sa carrière n'est composée que de demi-chances : elle séduit des gens de second ordre, des provinciaux du deuxième plan. C'est le type de l'aventurière départementale, mais jamais à Paris, elle n'aurait pu briller d'un grand éclat, même dans le demi-monde, malgré son désir de plaire, de paraître, et d'occuper la première place.

— Constatez-vous, d'après les règles graphologiques, d'autres défauts ou qualités ?

L'étude des lettres, leur conformation décèlent le mensonge, qui est inné en cette femme. A la Salpêtrière, elle eût fait un sujet de premier ordre dans la section des simulatrices. Malgré sa fébrilité, elle ignore la véritable tristesse et la vraie mélancolie. Sa rancune est latente, pouvant éclater sur un incident ; elle est violente jusqu'à la colère, mais sans préméditation. C'est une amoralité, et il serait inutile de faire appel à sa conscience : elle ne répondrait pas.

— Les signes de la responsabilité sont-ils indiqués ?

— Je vois de l'assimilation, de la souplesse, même de la naïveté ; de l'adresse, mais du manque de tact ; elle est distraite, « gaffeuse » ; elle reste responsable de ses actes, malgré sa tendance à l'exaltation et malgré sa névrose. Je crois cependant qu'elle n'a pas épuisé toute sa chance, et qu'elle se tirera d'affaire une fois de plus. »

Mme Fraya, interrompant alors son étude, nous raconte que, quatre jours avant le crime de l'impasse Ronsin, elle eut l'occasion de rencontrer Mme Steinheil dans un salon. « Voulez-vous que je lise dans les lignes de votre main ? » dit la graphologue et chiromancienne à celle qui devait être la veuve rouge. Mais Mme Steinheil refusa et posa sa main sur l'épaule de son mari, pour la soustraire aux regards indiscrets de la devineresse.

Il ne restait plus qu'à demander à Mme Fraya ce qu'elle pensait de la signature qui terminait la lettre soumise à ses investigations. La signature, en graphologie, est essentielle, étant fort révélatrice.

On se préoccupe plus ou moins, en effet, du soin que l'on met à écrire un texte quelconque, mais on a toujours souci de sa signature. En outre, celle-ci révèle le temps passé, car, si l'écriture se modifie, pour des causes permanentes ou passagères, il est bien rare que l'on change la façon de signer qui a été adoptée dès le premier âge, peut-on dire.

SIGNATURE REVELATRICE

Après avoir attentivement regardé, Mme Fraya nous dit :

— Voyez comme l'M du début est large et s'étale complaisamment, indiquant l'amour de sa personne, sa coquetterie, et l'importance plus grande qu'elle donne à sa personnalité qu'à celle du nom de son mari. Dans le mot « Steinheil », qui suit, avec son paraphe, nous constatons la présence de deux crochets, qui dénotent la volonté d'accaparer, d'attirer tout à soi. L'inégalité des lettres est le signe de l'impressionnabilité. Le cerveau est riche, mais il y a absence de sensualité; tout réside dans l'imagination, c'est une cérébrale. »

Les Prédications des Voyantes POUR 1909

L'année 1908 va finir et nos lecteurs sont peut-être curieux de savoir ce qu'ils ont à craindre ou à espérer de 1909.

Que doit-il advenir des imbroglis marocains ou orientaux ? A quoi aboutira le marasme ou la fièvre de certaines puissances ? Quels seront enfin les grands événements de l'année à venir ?

Voilà ce que je suis allée, à titre de curiosité et d'amusement intellectuel, demander, comme de coutume, à nos devineresses, laissant à chacune la responsabilité de ses prédictions, et à nos lecteurs le soin d'en juger et vérifier la justesse.

Mme Ary

Au 44 de l'avenue de Clichy, chez Mme Ary, que l'on a surnommée la *Sorcière des Amoureux*, à cause des nombreux secrets d'amour qu'elle possède.

Dans l'étroit cabinet, bien à l'abri des bruits du dehors, l'intéressante liseuse d'avenir me présente un jeu de cartes :

— Veuillez couper, Madame, en posant mentalement la question à laquelle vous désirez une réponse.

J'obéis, et après avoir étudié les 7 cartes que j'ai sorties du jeu :

— Il n'y aura pas, en France, de changement de gouvernement en l'année 1909, me déclare Mme Ary.

Je coupe une seconde fois, et, par le même système, la devineresse continue :

— Quant au changement de ministère, il serait possible, mais seulement dans la seconde partie de l'année...

« Tiens, voici une chose grave, déterminée par un coup de tête. Elle vise un grand personnage. Je ne vois pas qu'il y ait mort; mais cet événement arrivera par manque de prudence.

— Pas de guerre où la France soit mêlée de façon plus ou moins directe ?

— Non.

— Et le Maroc ?

— Je crains encore des troubles. Voici la carte de la désunion, puis celle de la lenteur... Les troubles graves sont passés, mais tout n'est pas encore terminé de ce côté; ce n'est pas la paix complète.

— La question des Balkans ?

— Tout s'arrangera, grâce à la prudence diplomatique. Rien à craindre de sérieux...

— Alors, d'après vous, madame, en l'an de grâce 1906 tout sera encore pour le mieux, dans le meilleur des mondes possibles ?

— Oui, me répond en souriant Mme Ary, et le chemin des amoureux ne sera plus que fleuri de roses... s'ils veulent bien suivre mes conseils !

C'est sur cette parole de bon augure pour la jeunesse que je prends congé de l'aimable sorcière.

Mme Juliette Bacon

Au 1 de la rue de Normandie, chez l'intéressante médium, je cherche en vain à obtenir quelques éclaircissements sur les événements prochains. Ce n'est pas manque d'amabilité de la part de la jeune femme, mais son étrange voyance n'obéit pas à sa volonté. Elle est fantasque... comme une jolie femme. Parfois elle donne des preuves éclatantes de sa lucidité, et parfois aussi elle demeure enténébrée, vague, malgré le grand désir d'obliger ses visiteuses.

Pourtant, elles sont nombreuses les lectrices qui furent émerveillées ! Mais, pour voir, Mme Juliette Bacon a besoin de fluides et pour la France... pour l'Europe... la chose est impossible !

Cependant, les yeux vagues, fixés sur moi, la jeune femme me dit enfin :

— J'ai la prescience d'un crime, d'un crime politique, en France... C'est tout; ne m'en faites pas dire plus long, ce ne serait pas vrai.

« Crime politique ? » Je sors de chez Mme Ary, et j'ai emporté l'impression que ce *coup de tête*, dont ses cartes m'ont parlé, serait un crime politique.

N'est-ce pas sur moi que l'étrange sujet médianimique qu'est Mme Bacon a pris inconsciemment ce cliché d'avenir (?)

Je le saurai, sans doute, en la soumettant prochainement à un certain nombre d'expériences du même genre.

Mme Cléophas

Bien que très intéressée par les tarots de Mme Cléophas, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer, chez elle, au 83 de la rue des Martyrs, sa voyante, dont un lecteur de l'*Echo* nous entretenait dernièrement.

A ma prière, Mme Cléophas consent à endormir son sujet, qui bientôt vaticine :

« Pas de changement de gouvernement en France, pour 1909... Pourtant le parti royaliste se démène très fort pour restaurer l'ancienne monarchie. Il réussira, mais beaucoup plus tard.. »

« ... Le ministère aura à subir un très grave assaut au mois de juin. Mais il en triomphera... »

« Attentat sur le Président de la République au mois de mai. On placera une bombe sur son passage ;... il n'y aura pas mort pour lui, mais autour de lui. »

(Décidément le crime politique a des voix !)

« Les Français seront obligés de prêter main-forte aux Anglais, dans une guerre qui va se déclarer en Asie. »

« Je vois des gens ressemblant aux Chinois... mais ils sont plus sauvages encore. Ce doit être un pays avoisinant la Chine. »

« L'Allemagne cherchera chicane à la France. De nombreux espions sont chez nous ; d'autres encore vont venir... La guerre entre l'Allemagne et la France aura lieu, mais dans trois ans seulement. »

« C'est après la guerre que le roi montera sur le trône... D'ici là, beaucoup d'événements. »

Après ces déclarations, la voyante, manifestant une certaine fatigue, je prie Mme Cléophas de la réveiller, et de bien vouloir, à l'aide de ses tarots, répondre à mes deux dernières questions :

— Le Maroc ?

— L'insurrection n'est pas terminée. Il y aura encore des blessés... L'effervescence durera jusqu'au mois de juin.

— Et les Balkans ?

— L'Autriche se battra contre la Serbie, mais il y aura un retard dans la réalisation de ce cliché, et je ne vois la guerre que vers la fin de l'année prochaine.

Les prédictions étant finies, Mme Cléophas veut me donner des renseignements avec preuves à l'appui sur un nouveau talisman, composé de verveine des Indes, qu'elle vient de préparer, après de pénibles recherches, mais, comme il se fait tard, et que nombreuses sont encore les consultations que j'ai à demander, je remets à une autre fois cette interview sur les qualités magiques des talismans.

Mme Dora

Ayant appris par un lecteur de l'*Echo* qu'un excellent médium, Mme Dora, pourrait peut-être nous donner, par l'écriture, des révélations curieuses sur l'année 1909, je me suis empressée d'interviewer par correspondance, — 11, rue de la Fontaine-au-Roi, — ce nouveau médium.

Voici les réponses que j'ai obtenues, réponses très précises comme on peut le remarquer.

« En 1909, une guerre aura lieu entre l'Allemagne et l'Angleterre. »

— La France s'en mêlera-t-elle ?

— Non ; mais notre commerce en souffrira beaucoup.

— Y aura-t-il, en France, un changement de gouvernement ?

— Non ; changement de ministres seulement ; mais Clemenceau demeurera président du Conseil... Beaucoup de grèves partielles ; mais non la grève générale.

« Au point de vue justice, il y aura deux grands crimes, l'un au mois de janvier, l'autre au mois d'août. Tous deux seront commis à Paris. »

« En février, un accident de chemin de fer très grave aura lieu sur la ligne d'Orléans, et un autre en mai aura de moindres conséquences. »

— Pour l'Europe que voyez-vous d'important ?

— Un roi sera tué en 1909. On verra un grand peuple proclamer la République. Mais il m'est défendu de donner plus de détails.

« En résumé, l'année 1909 ne sera pas mauvaise pour la France. »

Mme Louis MAURECY.

(La fin au prochain numéro).

LA PHOTOGRAPHIE DE LA PENSÉE

CONFÉRENCE DU COMMANDANT DARGET

M. le commandant Darget a fait, cette quinzaine, à la Société universelle des Sciences psychiques, une conférence sur la « Photographie de la pensée, de la maladie, du sentiment et du fluide vital des animaux, végétaux et minéraux », devant un grand nombre d'adhérents et d'invités.

Nous reproduisons de cette conférence la partie qui concerne l'exposé de la méthode.

« Les clichés fluidiques, a dit le conférencier, s'obtiennent, soit à sec, soit la plaque dans le bain révélateur. On peut employer toutes les espèces de plaques et de révélateurs. »

Photographie avec la plaque sèche. — La plaque, préalablement enveloppée de papier noir, est mise sur le front ou la nuque, maintenue à l'aide d'un bandeau, ou bien sur le cœur ou une partie quelconque du corps. La plaque, ainsi fixée, est laissée une heure et même davantage tout en vaquant à ses affaires. On peut aussi magnétiser une plaque en étendant les doigts vers la surface gélatinée dans la chambre noire. La plaque, maintenue par la main, peut également être portée à un centimètre du front pendant une quinzaine de minutes. L'obtention des photographies est irrégulière, capricieuse. Quant à la photographie dite spirite, je n'ai presque jamais rien obtenu, ajoute-t-il, quand je le demandais, tandis que j'ai obtenu quelquefois des figures très caractéristiques lorsque je ne songeais qu'à obtenir seulement un peu de fluide sur la plaque.

Photographie dans le bain révélateur. — Si on met une plaque dans le bain révélateur et qu'on place deux ou trois doigts de chaque main sur la gélatine, pendant dix à quinze minutes, on obtient généralement des effluves plus ou moins

variés de forme et quelquefois colorées d'une ou plusieurs teintes. En plaçant les doigts du côté verre, on obtient des effluves d'une netteté différente, un fluide irisé, des marbrures. Des pièces de monnaie peuvent être placées également sur la gélatine et si on pose deux ou trois doigts sur chaque pièce, elles s'impriment généralement et les effigies apparaissent comme si on les avait photographiées avec un appareil. Quelquefois l'image de ces pièces est colorée.

Photographies fluidiques avec un appareil photographique. — Les photographes brisent souvent des plaques sous prétexte que le portrait a des taches, or, dans la plupart des cas, ces marques ne sont que des effluves de fluide vital. J'ai vu Mme Agullana, puissant médium de Bordeaux produire des taches à volonté et couvrant comme d'un voile le docteur A., pendant que je tirais leur portrait à tous les deux. »

Il a montré par la projection 120 clichés environ qui ont produit un étonnement général.

ÇA ET LA

Le docteur Ely Star

Pour ceux qui suivent, depuis quelques années, les progrès du mouvement spiritualiste, le Docteur Ely Star n'est pas un inconnu. A l'époque où les pionniers de ces sciences oubliées firent paraître leurs premiers ouvrages, on vit à côté des Stanislas de Guaita, Eliphas Levi, Desbarrolles, Crépieux-Jamin, etc., la signature du savant chercheur.

Rêveur et consciencieux, Ely Star a toujours cherché dans ses ouvrages à joindre ses théories à la pratique scientifique. Ecrivain habile et enthousiaste, il a révélé, dans certaines pages des *Mystères de l'Etre*, un tempérament poétique de premier ordre. Cet ouvrage, avec les *Mystères de l'Horoscope*, les *Mystères du verbe*, *l'Astrologie Populaire* et le cours d'Astrologie, où il se fait l'historien du Mystérieux Homme Rouge des Tuileries, valurent à Ely Star la popularité dans les milieux studieux et curieux.

C'est donc avec plaisir que je suis allée, à l'annonce de son retour à Paris, 53, rue Lepic, lui présenter mes compliments, et il faut le dire, profiter un peu de son profond savoir.

Aussi aimable causeur qu'habile conférencier, le sympathique astrologue me tint une heure sous le charme de sa voix, retraçant ses longues études sur les divers systèmes en cours, et sur ses tout nouveaux procédés d'application.

Après avoir dépeint, avec exactitude, les faits intimes de ma vie; le docteur Ely Star termina cet entretien par un judicieux exposé de la situation politique internationale actuelle, avec ses conséquences calculées, que j'aurais mis volontiers sous les yeux de nos lecteurs si la grande modestie de ce perspicace liseur d'avenir ne s'y était formellement opposée.

L. MAURECY.

Décès prévu par un soldat

Curieuse anecdote extraite d'un vieux volume : *Les guerres de Flandre*, par Carlos Coloma, livre 6 :

Au siège de Noyon, en 1593, le baron de Châteaubrehan, gentilhomme lorrain qui commandait un régiment d'Allemands, se prit de paroles avec Appio Conti, mestre de camp général des troupes du Pape. Des paroles ils en vinrent aux mains, et le baron tua Conti d'un coup d'épée.

Le jour précédent, Don Alonso Idiaquez, et plusieurs autres capitaines espagnols, qui revenaient ensemble de la Fère, demandant à un soldat italien :

« Qu'y a-t-il de nouveau au camp ? » Ce soldat leur avait répondu :

— Rien, sinon que depuis deux heures le général Conti a été tué par M. de Châteaubrehan.

Lorsqu'ils arrivèrent au quartier, le premier homme qu'ils rencontrèrent fut Conti : surpris de le voir, ils lui racontèrent aussitôt la fausse nouvelle, dont il ne fit que plaisanter. Le lendemain il était tué à pareille heure que le soldat avait dit.

« D'où il faut conclure, (ajoute Don Carlos Coloma, témoin oculaire de cet événement) que Dieu envoyait cet avertissement au seigneur Conti, qui menait une très méchante vie, afin qu'il en détournât la punition par son repentir. »

Ce n'est pas une mauvaise explication. Dieu annonce quelquefois aux hommes les malheurs prochains, *ut fugiant a facie arcus*, « pour qu'ils fuient devant son arc », c'est-à-dire devant la rigueur de sa justice.

Efficacité de la musique dans le traitement des faibles d'esprit

Une observation sur les effets de la musique sur les enfants arriérés ou faibles d'esprit a été faite à l'asile métropolitain de Wilham Essex, en Angleterre. On y a formé un orchestre de cuivres. Le directeur de l'asile, C. Gibbs, dit qu'à partir du moment où les jeunes malades se sont intéressés à leurs instruments, ils ont progressé intellectuellement d'une façon remarquable, et comme par bonds, et ont atteint, quelques-uns du moins, le niveau intellectuel normal. D'une façon générale, les jeunes gens qui faisaient partie de l'orchestre se sont rapidement élevés au-dessus des autres; il y a eu des cas où la guérison paraissait sans espoir et où celle-ci a été quand même obtenue.

A TRAVERS LES REVUES

AU SUJET DU DÉDOUBLEMENT

Un lecteur du *Journal du Magnétisme*, M. Tournier, de Conception (Chili), adresse à notre confrère une intéressante communication concernant deux faits curieux de dédoublement, dont un lui est personnel. Nous reproduisons ci-dessous, à titre documentaire, les principaux passages de cette communication :

Ma mère mourut à Paris en janvier 1906 et la nouvelle m'en parvint en février; outre le chagrin qu'elle me causa, j'éprouvai comme un malaise, un remords de ne pas l'avoir assistée à ses derniers moments et de ne pas lui avoir rendu moi-même les derniers devoirs. Ces pensées me poursuivaient jour et nuit et étaient devenues pour moi de véritables obsessions. Deux mois se passèrent ainsi sans

que tous les raisonnements que je me faisais parvinssent à les éloigner ou même à en mitiger l'intensité.

Je demeurais alors dans une maison isolée située sur le versant d'une montagne à quelques centaines de mètres d'un pâtre d'habitations occupées par les employés des docks de Talcahuano.

Une nuit, ma stupeur fut profonde en me réveillant, vêtu seulement de la chemise avec laquelle je m'étais couché, à environ 300 mètres de chez moi. Je jetai un regard étonné autour de moi. La nuit était obscure, quoique le ciel fût étoilé. Je distinguai nettement la masse sombre de ma maison qui se détachait sur le fond plus clair de la montagne; en face de moi se trouvaient les autres demeures où tout était silencieux et toutes les lumières éteintes, il était près de deux heures du matin. Au loin je vis comme à l'ordinaire les feux électriques du port militaire, l'océan, les montagnes d'en face, tout un panorama enfin qui m'était familier depuis longtemps.

Soudain, il me sembla que quelqu'un venait sur ma droite; je regardai vivement dans cette direction et j'aperçus ma mère qui venait à moi en souriant et en me tendant les mains.

Elle était complètement lumineuse. La joie de la revoir fut si grande que je n'éprouvai aucune terreur. Je me portai vivement à sa rencontre en m'écriant : « Tu es donc plus vivante que jamais », mais plutôt que des sons frappant l'air, ce fut, il me sembla, une exclamation toute mentale partie du creux de l'estomac. En même temps je pensai « comme elle est morte, ses mains doivent être froides comme du marbre ». Toutefois je les pris dans les miennes sans hésitation. L'impression que je ressentis à leur contact fut tout le contraire de celle que j'attendais, en effet, les mains de ma mère étaient chaudes. Là se termina mon exode; je me sentis presque au même instant charrié avec une vertigineuse rapidité, je perdis connaissance pendant une fraction infinitésimale de seconde, après quoi je me trouvai réintégré dans mon corps, les yeux grands ouverts. Comme je n'ai pas eu conscience de les avoir ouverts, j'ai supposé que pendant la sortie du double, les yeux s'étaient ouverts alors que le double prenait conscience au dehors et que vu la rapidité inouïe de la rentrée, ils n'eurent pas le temps de se refermer. Je me sentis frais et dispos, le pouls normal et tranquille. C'est alors seulement que la douce chaleur du lit me rappela qu'un moment auparavant, sauf cette sensation de chaleur au contact des mains de ma mère, je n'avais ressenti aucunement les effets des agents extérieurs quoique la nuit fût assez froide. J'ai évalué à environ dix secondes le temps qui s'écoula entre mon réveil au bas de la montagne et ma rentrée chez moi.

J'avais fait connaissance à Valparaiso d'un individu nommé Zacharias, homme sans instruction, qui était adonné à des pratiques de magie noire, ce qui est moins fréquent qu'on ne le croit, parmi le bas peuple des Amériques en général. J'allais le voir de temps en temps par curiosité, je le considérais comme un peu détraqué à cause de ses croyances aux esprits mauvais qu'il croyait voir partout, même dans les papillons de nuit qu'il prenait pour des suppôts de Satan et pour d'autres particularités tout aussi extravagantes. Cet individu possédait une somnambule, qu'il me mit un jour au défi d'endormir sans sa permission, ce nonobstant, j'hypnotisai son sujet en moins de 10 minutes. Zacharias se figurait que sa volonté seule

suffisait et avait négligé de suggérer à son sujet qu'il ne pourrait être endormi par un tiers. Ça lui donna une haute idée de mon savoir-faire et je sus qu'ensuite il ne parlait de moi qu'avec respect, m'attribuant, tout gratuitement du reste, des pouvoirs occultes que je ne possède pas.

Un jour Zacharias vint chez moi pour me prier de l'endormir : « J'ai besoin, me dit-il, d'aller aux environs de Lima afin de savoir si je pourrais y trouver une plante dont j'ai besoin; vous seul pouvez m'aider, car je peux aller là-bas très facilement étant endormi ». Je considérai fantastique qu'il pensât pouvoir, étant hypnotisé, projeter son double sciemment à plus de 3.000 kilomètres, je pensai simplement que si je parvenais à l'endormir, je lui rendrais service de profiter de son sommeil pour lui enlever si possible par suggestion la foule d'idées saugrenues qui hantaient son cerveau.

Sans rien lui manifester naturellement de mes intentions secrètes, je le plaçai devant un miroir rotatif qui provoqua chez lui le sommeil au bout de 20 minutes environ. Contre toutes mes espérances, Zacharias resta sourd à toutes mes injonctions, il était plongé dans une profonde léthargie dont il me fut impossible de la tirer. Alarmé par cet état, je commençai à le dégager et après avoir employé alternativement tous les moyens usuels je finis par obtenir le réveil au bout de dix bonnes minutes. En ouvrant les yeux, Zacharias poussa un grand soupir : « Ah ! me dit-il, quel malheur que vous m'ayez réveillé si promptement, j'avais avec lui une conversation si intéressante ! vous nous avez interrompu au meilleur moment. J'ai lutté de toutes mes forces, mais inutilement, il me semblait que vous me tiriez par les cheveux ».

Mon homme s'en fut positivement désolé. Quant à moi j'étais tellement interloqué que je ne songeai pas à lui demander de qui, ni de quoi il voulait parler.

LES LIVRES

La Force psychique, l'Agent magnétique et les instruments servant à les mesurer, par le Docteur BONNAYMÉ. Avec préface de H. DURVILLE et 73 figures dans le texte. 2^e édition. In-18 de 220 pages, relié. Prix : 3 fr., à la librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri. Paris.

Le docteur Bonnaymé, qui étudie depuis de longues années les manifestations de la Force psychique sous ses différents aspects, ainsi que les instruments qui permettent de constater son action physique, a publié l'année dernière une petite étude sur ce sujet qui fut rapidement épuisée. C'est la deuxième édition de cet ouvrage, considérablement augmenté, qui vient de paraître en un volume élégamment relié.

Après avoir exposé ce que l'on entend par Force psychique et Agent magnétique, il montre que cette force, cet agent a été observé dans tous les temps, puis il étudie longuement les divers instruments servant à les mesurer, ou plus exactement à constater leur action.

Nos lecteurs trouveront, encartées dans ce numéro, la table des matières et la couverture de l'année 1908.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCREDÉ, 15, rue de Verneuil.
Téléphone : 724-73